

Balnéaires

Frédéric CORNU



SNOECK

Frédéric Cornu

Balnéaires

Frédéric Cornu

Snoeck





Les Corps Glorieux

Thierry Hesse

«La gloire du corps est-elle un présent sans mémoire?»

Jean-Louis Chrétien, La Voix Nue.

L'art photographique agit sur nous tel un paradoxe. Les images qu'il dispose sous nos yeux nous font d'abord l'effet de secondes choses. Nous nous prêtons d'ailleurs au jeu : qui n'a jamais cherché à retrouver sous ces fantômes de papier l'évidence d'une vision familière? Pourtant, on a beau faire, ce qu'on espère n'advient jamais. Chaque fois l'image offerte se montre imprévisible, chaque fois elle infirme notre vue, la contredit sans prévention. L'art apparaît dans ces écarts : des simulacres et des miroirs, il ne possède au vrai que le geste lointain; pour l'essentiel, égal en cela au paradoxe, il invente les images qui portent la promesse de nous défaire de toutes les autres.

Ainsi les corps photographiés de Frédéric Cornu : ceux-là reviennent de loin. Ils ont failli être perdus, flanqués au tombeau de l'inutile, et avec eux les corps véraces, prodiges en chair, féconds d'esprit de tous les hommes vivants. Ce sont des rescapés. Autrement dit des corps que nous n'attendions plus.

Reprendons-en l'histoire.

Notre modernité s'est employée méthodiquement à mettre en pièces le corps humain. Elle a jugé qu'il n'était que morceau du visible - à l'instar de toute chose : plaine, coquillage, galet... - ; elle n'a eu cesse de le jeter en pleine lumière qu'elle ne l'ait montré «nu» (corps détourné, disjoint du monde des hommes, en défaut d'âme); et ce faisant, elle a voilé ce qu'elle vouait au dévoilement, enlaidi la beauté, forclos ce qui était en vie : portraits, profils, postures, au service de la mode, d'une pullulante publicité et d'une pornographie quasi savante ; présences obscènes si ordinaires, en notre intimité et dans l'espace public, que la figure du corps est devenue «quelconque»¹ - dans un luxe d'images où rien n'est plus visible sinon le spectacle du rien.

A moins que l'art ne déjoue le spectacle.

Ainsi chez Frédéric Cornu il y a cette force résolue qui veut maintenir les corps entiers : non plus quelconques mais pleinement singuliers ; non plus instrumentalisés mais rendus à eux-mêmes ; non plus «monnaie vivante»² pour nos appétits tristes, mais corps compacts d'humanité dont le dehors, souvent ingrat, nous renvoie nos regards impudiques. C'est puissance de ces corps que de mettre en désordre notre manière de voir. Leurs lignes

sont disgracieuses, murmura-t-on ; leur beauté, si elle fut, est fanée de longtemps ; mais c'est preuve que ces corps nous émeuvent³, qu'ils ne sont pas une forme désertée. Leur plénitude est justement d'être prodigues en défauts et entailles. Cornu nous remémore ainsi qu'au lieu des statues impeccables, des corps en général (canoniques et subtils), le corps particulier n'est jamais un chef-d'œuvre.

De cette façon, ses effigies affrontent la tâche probablement inépuisable de la photographie elle-même, l'infinie dette qu'elle garde envers le corps des hommes : lui rendre sa vérité que bien d'autres images, inhabitées celles-là, disloquent sans répit. Il y parvient en débusquant chez chacun de ces êtres, hommes ou femmes, l'éclat d'une totalité fragile et des beautés inespérées - contre une «réclame» qui n'exhibe que des corps sans organes (des marchandises) et une pornographie des organes sans corps (les pièces d'une mécanique grotesquement oubliée à elle-même).

Ainsi ressuscités d'entre les images vaines (celles des corps mercenaires, mutilés, d'apparat...), les corps sauvés par Frédéric Cornu sont tels des corps glorieux⁴ : bienheureux de paraître de nouveau dans le monde. Ils sont dressés debout devant le monde et le monde devant eux, si bien qu'il y a entre eux et lui «un rapport d'embrassement»⁵ qui est leur vraie grandeur, leur simple humanité.

Balnéaires.

Ce titre choisi par Frédéric Cornu désigne un lien particulier des hommes avec le monde («Quand je pense, par derrière moi, à des journées de bonheur parfait, ce furent presque toujours des journées d'été ; autant dire qu'il y avait quelque bain là-dedans.»⁶).

D'une image l'autre : une grève écorchée par les pas, une mer étale qui l'a prolongé à l'infini, plusieurs silhouettes dispersées de baigneurs, autant d'indices de cet usage du monde. Balnéaires. Pourtant ces corps d'hommes et de femmes portent cette qualité sans assurance. Les bains de mer, cette demi-nudité que sollicitent le lieu et l'heure, et même ce costume adéquat, sont-ils leur usage coutumier? Ne sont-ils pas ainsi nommés par anti-phrase? A vrai dire, autre chose est lisible. Ces hommes et ces femmes, on veut les voir plutôt (mais peut-être s'abuse-t-on) en vêtements de travail, attelés à des tâches difficiles ou serviles, dans le tumulte d'un lieu qu'on devine usinier, à se débattre la vie durant pour rassembler un peu de sens, et puis d'argent, toujours trop peu, de quoi se garder soi, ceux qu'on a mis au monde, qui durent après vous, et s'offrir en été quelques jours à Bray-Dunes. Il suffit simplement d'observer ce qu'ils sont. Chez l'une ou bien chez l'un, les mains rompues ou déformées ; chez l'autre, les membres lourds ou minés par l'ouvrage, abîmés d'exister ; là une voûture irréversible des épaules, ici une gravité de la tête, vestiges de fatigues nombreuses. Ainsi chez tous, sans exception, le corps est véridique : il ne dissimule rien mais rend compte de labeurs substantiels dont il a conservé les traces, les marques ineffaçables, des scarifications qui ne sont pas seulement de l'âge...

En leurs chairs éprouvées, ces corps révèlent alors l'histoire de leur seule subsistance. Ce qu'effacent à jamais les créatures sans qualités, sans accidents, technicisées par l'artifice du maquillage et de la prise de vue, imperméables aux heurts, au vent qui souffle dans les dunes, aux peines si quotidiennes - des images de la mode. Celles-là ne laissent rien apercevoir, tout juste une fable de la nature. Comme si la chair n'avait jamais été vivante.

Dans cet écart se fait entendre justement la voix de Frédéric Cornu : le corps humain, où qu'il se montre (sur cette plage, en l'ombre d'une cour, recueilli en prière), n'existe pas comme lambeau de matière éclairé du dehors : il est ce bloc d'histoire qu'illumine le dedans.

Ainsi, hommes et femmes de Bray-Dunes ne font jamais que s'exposer à ce qu'ils sont. Cornu les a surpris sans fards, ou presque ; et si plusieurs, sur telle ou telle épreuve, semblent prendre la pose, c'est pour mieux prévenir l'œil qui les éternise, préserver un secret qui est leur majesté, secret qu'on ne veut pas savoir. Là aussi est leur grâce, dans ce souci de retenir ce qui n'est déjà plus.

Alors dans les plis et faiblesses qu'ils laissent voir ou veulent taire, affleure cette vérité que Frédéric Cornu a recueillie avec humilité : l'évidence claire de notre sort. D'une image l'autre il en célèbre la gloire et la misère, nous offrant en retour la substance d'un bonheur douloureux.

NOTES

1. Nous devons cette idée à Giorgio Agamben, in *La Communauté qui vient*, Paris, Le Seuil, 1990, pp.52 et suivantes.
2. Nous empruntons cette expression à Pierre Klossowski (*La monnaie vivante*, Paris, 1970, réédition Joëlle Losfeld, 1994).
3. Il est probable que l'on conserve dans l'album de famille des photos similaires, ou presque : celles de parents saisis par l'objectif au cours d'un séjour à la mer; souvent on les a oubliés; mais s'il arrive qu'on les exhume, c'est moins pour en explorer les détails que pour y retrouver les germes d'une réminiscence; alors seuls les visages nous émeuvent, qui ne font pas vraiment partie du corps.
4. La locution, certes, est théologique («Corps glorieux, se dit de l'état où seront les corps des bienheureux après la résurrection», écrit Littré); nous la revendiquons seulement à titre métaphorique.
5. Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p.324.
6. Paul Morand, *Bains de mer*, 1ère éd. Paris 1960, nouvelle édition Le Livre de Poche, sans date, p.5, souligné par nous.



























































































S p i r i t u a l B o d i e s

Thierry Hesse

«Is a spiritual body a timeless gift?»

Jean-Louis Chrétien, *La Voix Nue (The Naked Voice, published in French by Les Editions de Minuit in 1990—Translator)*.

The art of photography is a bewitching paradox. Images brought to mind at first sight are in reality only the cover of the book. It's human nature to play the game – when looking at a photograph, who hasn't ever sought to find something familiar? Yet however hard we try, we never quite get there. Every time the fleeting image undoubtedly escapes, changes our vision, contradicts our perception. This is where art takes on its true meaning: showing a parody of life and mirror-images, the only truth remaining being a far-removed edifice; true to the paradox of the image itself.

Thus is the truth behind the bodies set in stone by Frédéric Cornu. Bodies that are good to be discarded, lost, relegated to the status of useless, and yet bodies so sincere, with nothing to hide, in the flesh and true to life as incarnated by all humankind. These bodies are survivors. Or should we say, bodies that we would not expect to see under the spotlight in our modern times.

A brief history.

Over the recent decades, the human body has been methodologically altered, little by little, limb by limb, to the extent where it is now nothing more than any other commonplace object, reduced to a barren piece of land, an empty shell or a lifeless stone. With spotlights shining ever brighter on this upcoming form of "human representation" (blank backgrounds, far removed from the real world, lifeless), modernity has hidden what it wanted to show, turned beauty into ugliness—or nothingness—, brought death to what should be living: portraits, profiles, postures all working in the name of fashion, polluted by the needs of advertising, with an almost learned approach to pornography; obscenity has taken centre-stage, both in our homes and in public places, and the bodily figure has become nothing other than "bland"¹ – standing in the midst of images where nothing is more visible than the nothingness itself.

Unless art can have its say.

In Frédéric Cornu's works we can witness a resolve to preserve the human body as it really is, no longer

ordinary, but unique to each and every one of us. No longer processed, but bodies portrayed as they really are. No longer “living currency” «monnaie vivante» 2 to feed our sad appetites, but bodies full of humanity with most-often disgraceful outers that bring a shock to the system for our eyes unaccustomed to this lack of modesty. And that is the power of these bodies: the sheer disorder they bring to our minds and way of perceiving things. There is no doubt these lines are anything but gracious. If there ever was something lending towards beauty, it has faded. But that is the proof that these bodies move our hearts and souls 3, that they are not just deserts or empty shells. The wonderful thing about these bodies is that they are exactly the contrary of what our modern standards represent, nothing but truth, bodies that have been mutilated by time, showing the strain of years gone by. Cornu has given us an ode to life, far-removed from the perfection that we have come to consider as normality. Ordinary beings (subtle yet proud), with bodies that are anything but perfect.

In this light, his works tackle on one of the boundless facets of photography, an infinite debt paid as a tribute to humankind: bringing truth and life to beings that have otherwise been turned into statues, little by little losing all reference to human nature whatsoever. Cornu has blown a breath of new life into these men and women, bringing out the ever-so-fragile spark of a form of beauty that we couldn’t even hope to witness today. Working against the trend of ‘advertising’, only interested in the outer shell (merchandise) and the pornographic nature of organs themselves without bodies attached (nor more than parts of a machine that has been forgotten).

These mercenary and mutilated spiritual bodies 4 have thus been given a new life, resurrected, salvaged by Frédéric Cornu, and welcomed into this world again. Standing straight for the whole world to see, and with the whole world at their hands, the real impact of these photographs comes from a sort of “mutual self-consciousness” 5 founded in the simple humanity portrayed.

Balnéaires (At the sea – Translator).

This title chosen by Frédéric Cornu demonstrates a special relationship that people have with the world they live in (“When I think about it, it seems that those days of sheer happiness always take place in the summer. Without doubt something to do with taking a refreshing dip.” 6). From one image to another we can see footprints in the sand, the sea stretching out to the horizon, silhouettes of swimmers dotted here and there... everyday scenes portraying an everyday summertime activity. Balnéaires. However, these bodies – men and women – seem troubled by this demonstration of such ordinariness. Is it really so common to take a swim in the sea, to walk around half naked in front of others—so usual all things considered. In reality it is all the contrary—we really want to see these men and women in their everyday attire, in their work clothes, struggling to do their daily chores, working on a noisy production line and fighting their whole lives to make sense of the world, to make a little money—never enough—to live off and raise their children, with the hope of spending a few days at Bray-Dunes in the summer. Just take a minute to observe carefully the pictures. Hands that have been worn to the bone, deformed. Limbs that have taken the toll of time. Facial expressions, showing signs of severe fatigue. The verdict is simple; the body does not lie. Every trace, mark and scar has been written on the skin with indelible ink, and these signs of wear and tear are not just linked to age.

A history of subsistence, whisking us away from those lifeless creatures depicted most often in today's fashion photography—bodies that don't have a story to tell, that have not been harmed by life itself, perfected with makeup and lighting techniques, resistant to wear and tear, resistant to the wind blowing through the dunes, resistant to everyday scratches and bruises. Those bodies don't have a story to tell, they are nothing but a fable, as if the flesh was dead in essence. And that is where the voice of Frédéric Cornu can be heard: the human body, wherever it might lie (on this beach, hidden in the shade in a terraced house yard, bent over in prayer), does not shine brightly on the outside. It is the whole story behind it that shines out from within.

And in this manner these men and women at the seaside do nothing more than show what they really are. Cornu has caught them by surprise, with no pretentious artefacts. And if amongst these people some seem to be posing it is to better demonstrate that they have a secret not to be shared, and a secret that we don't even want to discover. That also gives these bodies grace.

To conclude, in the folds and imperfections that these people show or try to hide, we can discover the truth that Frédéric Cornu has humbly portrayed: evidence of what the future holds for each and every one of us. From one image to the next we find glory and misery, in substance the sheer pleasure of a strenuous life.

NOTES

1. This concept comes from Giorgio Agamben, in *La Communauté qui vient*, Paris, Le Seuil, 1990, pp.52 and following.

2. This expression has been taken from Pierre Klossowski (*La monnaie vivante*, Paris, 1970, republished by Joëlle Losfeld, 1994).

3. We probably all have similar photos in our family albums: photos of our parents taken on a day at the seaside. These photos are often forgotten, until we come across them one day and reminisce on times gone by. And when that happens, we don't really take in the details; we are moved by the faces which are rather distinct from the rest of the body.

4. This certainly refers to theology («A spiritual body describes the state of bodies after resurrection», writes Littré); here we use this term in a metaphorical manner only.

5. Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p.324.

6. Paul Morand, *Bains de mer*, 1st edition. Paris 1960, new edition *Le Livre de Poche*, no date, p.5, underlined by ourselves.







Il a été tiré de cette édition 800 exemplaires dont 30 exemplaires numérotés et signés de 1 à 30, accompagnés d'une photographie originale et 6 exemplaires H.C. réservés aux auteurs et éditeur.

This volume has been printed in 800 copies, including a special limited edition of 30 copies numbered 1-30, signed and containing an original photograph, 6 artist's copies reserved for the authors and editor.

Traduction anglaise du texte de Thierry Hesse /
English translation of Thierry Hesse's text : Simon Till

Photographies / *for photographs*
© 2015 - Frédéric Cornu

Conception graphique / *book design*
© 2015 - Frédéric Cornu

Édité par / *Published by*
Snoeck Publishers

Molenstraat 152
B-8501 Heule
Belgique / Belgium

Dépot légal : 1ère édition
Septembre 2015

ISBN 978-94-6161-245-8



Le corps nu, le corps particulier,
loins des canons esthétiques
de la mode, nous montrent
avec leurs stigmates les traces
de la vie.

Pendant près de 20 ans, je suis
revenu régulièrement sur cette
plage de Bray-Dunes faire quel-
ques nouveaux clichés, tou-
jours identiques, toujours in-
temporels, mais toujours aussi
singuliers...

*Unclad bodies, distinctive bo-
dies, far removed from the
aesthetic values of the fashion
world.*

*For almost 20 years, I have re-
turned to the beach at Bray-
Dunes to take photos: timeless,
identical images but invariably
unique.*

